

# Introduction

Écrire l'histoire consiste à aller bien au-delà de l'enregistrement de la mémoire toujours sélective des faits passés. C'est en premier lieu chercher à comprendre les devenir des sociétés humaines dans le temps et par là même s'ouvrir aux autres, à ceux qui nous ont précédés et ont été confrontés à des difficultés similaires aux nôtres qu'il fallait résoudre dans des contextes différents de ceux que nous connaissons. L'histoire du monde romain n'a pas besoin de justification de ce point de vue. Elle place en pleine lumière les rapports entre le passé et le présent. Sans doute le présent illumine-t-il le passé, mais il serait naïf de ne pas voir que le passé déformé instruit aussi le présent bien souvent et que le présent a tendance à vouloir se projeter dans le passé pour mieux exprimer sa légitimité. Les expériences des populations des époques romaines doivent nous importer autant que d'autres car elles illustrent pleinement l'étroite liaison entre le quotidien, moins accessoire qu'il n'est dit, et l'essentiel plus incertain qu'il n'y paraît. Ce sont les individus et les communautés locales qui font l'histoire autant que les États. Les histoires romaines provinciales convient à y réfléchir et à ne pas négliger que, sous une apparente unification du temps de l'histoire, les histoires multiples restent la règle y compris en ces temps de mondialisation.

## Géographie, géographie des Anciens et contrôle des terres

«Péninsule Ibérique» n'est qu'une expression géographique. Le territoire qui porte ce nom dessine un quadrilatère massif (environ 580 000 km<sup>2</sup>), relié au continent par l'isthme pyrénéen dressant au nord sa muraille d'une longueur approximative de 450 km. Le relief est articulé autour d'un plateau central assez élevé (660 m en moyenne), la Meseta, bordé de plusieurs systèmes montagneux périphériques qui l'isolent des mers. Dans le détail, le dispositif est plus complexe. La cordillère de Castille (sierras de Gredos et de Guadarrama) barre d'est en ouest la Meseta en son milieu. Monts Cantabriques, Monts Ibériques, Monts de Tolède flanqués de la Sierra de Guadalupe, Sierra Morena et cordillères bétiques (avec la Sierra Nevada) dressent leurs sommets du nord-ouest au

sud-est. Trois dépressions fluviales abritent des plaines étendues : celle de l'Èbre (*Hiberus*), celle du Tage (*Tagus*) et Sado et celle du Guadalquivir (*Bætis*). Le Douro/Duero (*Durius*) et le Guadiana (*Ana/Anas*) complètent les grands axes fluviaux qui se dirigent vers l'Océan à l'exception de l'Èbre. Celui-ci se jette dans la Méditerranée, à Tortosa (*Dertosa*), imité au sud par le Júcar (*Sucro*) et le Segura. Entre Séville (*Hispalis*) et Mesa de Hasta (*Hasta*), les étiers dont parle Strabon<sup>1</sup> donnaient naissance, à marée haute, à un véritable lac ouvert à la navigation, sans doute le *lacus Ligustinus* du poème d'Avienus<sup>2</sup>. Souvent négligées, les îles Baléares (*Baleares insulae*) sont une partie du massif de Catalogne que les mouvements tectoniques ont réduit à des témoins résiduels.

Le climat était-il semblable à celui d'aujourd'hui ? On ne saurait l'affirmer malgré le développement des études de palynologie. Certaines sources suggèrent que l'aridité sévissait en divers points<sup>3</sup>. L'isohyète 600 mm délimite deux péninsules : à l'ouest et au nord, les terres sous influence océanique recevant des précipitations supérieures à 800 mm, notamment sur le littoral ; au centre, à l'est et au sud, des régions en grande majorité sèches (600 à 300 mm) à fort déficit en eau et subdésertiques (moins de 300 mm) pour une part. Ce schéma, très général, n'échappe pas aux nuances, permet d'observer diverses transitions, des anomalies qui tiennent aux reliefs, aux contextes locaux, aux variations annuelles des précipitations<sup>4</sup>. Des traits continentaux contrarient le caractère océanique de régions intérieures. Un climat associé à des cultures de type méditerranéen concerne aussi les terres au sud du Tage et le Portugal autour de Lisbonne. L'image d'une mosaïque convient finalement assez bien et illustre le morcellement des unités physiques. L'idée dominante est celle du contraste entre zones favorables et zones ingrates au sein de mêmes ensembles, entre ressources abondantes et dénuement. Cloisonnements, absence d'uniformité, rudesse et écarts excessifs définissent un milieu naturel jugé peu favorable mais offrant de multiples possibilités d'adaptation.

La péninsule Ibérique, même peu aisément accessible de prime abord, n'était pas perçue, pour autant, comme impénétrable et hostile. Elle était reliée, par mer ou par terre, à l'Europe et à l'Afrique<sup>5</sup>. Elle fut explorée très tôt par les navigateurs venus d'Orient. La « barrière pyrénéenne » n'a pas fait obstacle aux liaisons avec le Nord, les larges façades maritimes n'autorisant pas partout, loin de là<sup>6</sup>, l'établissement de bons ports. Au palmarès des terres habitées, elle n'était pas considérée

1. Strabon, III, 1, 9.

2. Avienus, *Or. Mar.*, v. 284-286. Tovar, 1974, p. 30, 32 et 149.

3. Strabon, III, 1, 2 : « *La plus grande partie de son territoire est peu favorable à l'habitat car elle se compose surtout de montagnes, de bois et de plaines au sol pauvre inégalement irrigué.* » Pomponius Mela (originaire de Tarifa/*Iulia Traducta*), II, 86 : « *Elle abonde en hommes, chevaux, fer, plomb, cuivre, argent et or ; sa fertilité est telle que, là même où le manque d'eau la rend stérile et impropre, elle produit du lin et du sparte.* »

4. Leveau, 2009, p. 309-349 expose les résultats obtenus concernant les variations climatiques entre le v<sup>e</sup> siècle avant n.è. et le iv<sup>e</sup> siècle après n.è. Il insiste surtout sur l'absence de conformité de diverses régions au modèle élaboré par les chercheurs et rappelle que le déterminisme climatique n'est pas de mise quand il s'agit d'événements historiques et de décisions humaines.

5. Justin, XLIV, 1, 3 (d'après Trogue-Pompée) : « *L'Hispania, située entre l'Afrique et la Gaule...* ».

6. Voir Strabon, III, 4, 8 : « *Le littoral des Colonnes d'Hercule jusqu'à Tarraco est pauvre en ports. En revanche, à partir de là, il y en a beaucoup...* ».

comme défavorisée et le territoire traversé par le Guadalquivir (*Bætis*) était placé très au-dessus de la moyenne<sup>7</sup>. La guerre chronique qui excluait la paix et détournait de l'agriculture expliquait la durée inhabituelle d'une pacification de deux cents années perpétuellement remise en cause jusqu'à Auguste<sup>8</sup>. Les sources que compile Strabon le conduisent à ne rien ignorer des caractéristiques géographiques de la péninsule Ibérique ni de leur influence. Il sait aussi faire la part de l'histoire et n'est prisonnier d'aucun déterminisme. La rhétorique qu'il déploie est celle de terres ni moins douées ni plus aptes que d'autres, tributaires en partie de populations longtemps « sauvages », restées à l'écart des centres policés trop éloignés. Les pouvoirs successifs façonnent les territoires qu'ils contrôlent et créent de nouveaux modes d'organisation et d'échanges. Strabon décrit une phase de reconstruction d'une péninsule Ibérique sous tutelle romaine. La civilisation définissait l'aptitude à vivre en harmonie suivant des règles propices à l'essor d'activités créatrices de richesses et de bienfaits, indépendamment de l'environnement, à partir du moment où celui-ci était compatible avec un peuplement humain satisfaisant.

Pour nommer le territoire péninsulaire, les Grecs utilisaient « Ibérie », les Romains « *Hispania* ». Deux États y coexistent aujourd'hui : l'Espagne, nom dérivé d'*Hispania* ; le Portugal, formé sur *Portus Cale*, toponyme englobant les deux sites modernes de Porto (*Portus*) et Vila Nova de Gaia (*Cale*, établi sur la rive sud et le plus ancien), à proximité de l'embouchure du Douro (*Durius*). L'idée d'unité est une création politique récente. Elle est étrangère à l'histoire ancienne de ces régions, ce qui ne leur est pas propre<sup>9</sup>. Comme on verra, Rome même a subdivisé l'*Hispania* en plusieurs provinces. Avant elle, aucun État ou pouvoir n'avait pu imposer sa domination entière. Phéniciens, Puniqes, Grecs ont su tisser des relations multiples et polycentriques avec les Ibères, occupant les versants orientaux et méridionaux de la péninsule, et les populations du sud du Portugal. Celtes et Carthaginois contribuèrent aussi au façonnement des espaces péninsulaires. Leur influence, ses formes, sa durée sont difficiles à apprécier faute de données suffisantes, malgré des renouvellements récents. Au moment de la deuxième guerre punique et des débuts de l'installation romaine, la péninsule, à l'image d'autres contrées méditerranéennes et continentales, offrait une multiplicité de cultures que contacts et mélanges avaient enrichies et diversifiées. Elle n'avait pas végété à l'écart des grands mouvements et des échanges qui vivifiaient depuis des siècles les terres occidentales.

L'idée de région de « colonisation » – au sens du XIX<sup>e</sup> siècle – est également trompeuse et ne rend pas compte de la teneur culturelle et humaine de la péninsule. L'unité politique n'y était pas à l'ordre du jour : ethnies ou peuples et cités

7. Strabon, III, 1, 6 : « Le pays [que traverse le *Bætis*]... jouit d'une supériorité incontestable comparative-ment à la terre habitée... pour l'excellence des productions tirées de la terre et de la mer. »

8. Strabon, III, 4, 5 : « Les Romains firent la guerre aux peuples Ibères l'un après l'autre... et au bout de deux siècles ou davantage parvinrent à établir partout leur domination. »

9. On notera l'affirmation d'Appien, *Iber.*, I, 4 : « La dimension de l'Ibérie... est considérable pour un seul territoire... De multiples peuples aux multiples noms l'habitent et beaucoup de grands fleuves navigables y coulent. »

constituaient les fondements de l'organisation collective la plus répandue. Le contrôle territorial romain créa un nouveau contexte propice principalement à l'éclosion municipale, lentement, sans contrainte particulière, sans que le cours du temps ait finalement ouvert la voie à une logique moderne de l'État unificateur. Malgré l'emprise romaine sur les terres ibériques, le regard grec, auparavant dominant, conserva son crédit. La science géographique hellénistique, héritière d'une tradition ancienne, servit de référence aux Romains. L'image strabonienne de la peau de bœuf déployée bordée à l'est, selon une direction nord-sud, par les Pyrénées<sup>10</sup>, ne fut pas mise sérieusement en cause. Les parts du merveilleux et du réel demeurèrent inextricablement mêlées, au nom de l'autorité des devanciers, même si l'empire de Rome avait familiarisé les élites avec les réalités régionales. Pline l'Ancien ne cite pas Strabon qu'il ne connaissait probablement pas<sup>11</sup>. Son projet encyclopédique l'obligeait à choisir. La géographie qu'il expose tend à inventorier les contrées et les lieux suivant les principes du gouvernement romain, jugés plus fiables<sup>12</sup>. Chemin faisant, il contribue à une approche plus concrète des espaces provinciaux, révélés par l'expansion romaine. Jamais n'émerge une vue unifiée et « territorialisée » du monde romain. Savoirs géographiques et art du gouvernement n'utilisaient pas des méthodes semblables et pouvaient souvent s'ignorer. Les identités n'étaient pas alors une « affaire d'État<sup>13</sup> ».

La formule administrative arrêtée par Rome, la « province », était par définition indifférente aux unités géographiques, aux traditions politiques et culturelles. Élaborée pour permettre un contrôle efficace des populations, elle reposait sur la paix et l'ordre public, sur l'exercice de la justice, sur la fiscalité régularisée, sur la communauté locale ou cité. Ce n'est pas par hasard que Strabon, à la différence de Pline l'Ancien, n'en tient pas compte dans son « ethnographie<sup>14</sup> ». Les mœurs et coutumes, les comportements politiques et belliqueux importaient plus que les divisions territoriales, susceptibles en outre de modifications futures<sup>15</sup>. On le comprend aisément. Les contraintes du milieu naturel ne furent pas l'essentiel, ce qui n'est en rien une particularité de la péninsule. Les habitants eurent en permanence leur mot à dire, qu'ils aient été ou non soumis à des sollicitations extérieures. Les aventuriers, les explorateurs occasionnels ou organisés, les peuples migrants, les pouvoirs désireux de s'installer durablement

10. Strabon, III, 1, 3 : « L'Ibérie ressemble à une peau de bœuf déployée dans le sens de la longueur d'ouest en est... sa largeur... descend à moins de trois mille stades, particulièrement aux Pyrénées qui forment le côté oriental. »

11. Arnaud, 2007, p. 16. Il a fallu deux siècles, semble-t-il, pour que la « Géographie » de Strabon commence à être répertoriée.

12. Arnaud, 2007, p. 25.

13. Voir Cuche, 2004, p. 88-90. Moatti 2007, p. 27-55.

14. Mieux que « géographie » : Jacob, 1991, p. 147-166. García Quintela, 2007, p. 67-112. « Chorographie » ou description de territoires variés, serait peut-être plus satisfaisant s'agissant de géographie à caractère régional.

15. Strabon, III, 4, 19 : « Les Romains, quant à eux, ont nommé tout le territoire ou Iberia ou Hispania, appelant une partie ultérieure et l'autre citérieure ; mais leurs divisions varient avec le temps car ils adaptent leur administration aux circonstances. »

cumulèrent expériences et appréciations contradictoires tout en improvisant, par la force des choses, des solutions nouvelles ou empruntées à d'autres. Le temps historique, souvent considéré comme un élément unificateur et fédérateur, joua en réalité le rôle d'un démultiplicateur dans la construction d'une péninsule Ibérique soumise périodiquement à des changements plus ou moins étendus et substantiels.

## Historiographies et histoires romanocentriques

Une synthèse de l'histoire de la péninsule Ibérique aux époques romaines suppose, comme celle de tout autre ensemble provincial, une analyse critique des lectures et interprétations des données accessibles. Les grilles utilisées auparavant, sans être négligées, doivent être réexaminées. Les convergences existent, moins nombreuses que les divergences. Proposer un sens prépondérant et cohérent est périlleux et réducteur. Penser que Rome puisse, en l'occurrence, fournir la clé exclusive de tout, serait erroné. Décider que la supériorité des informations disponibles aujourd'hui grève les apports et les jugements antérieurs serait inexcusablement naïf. Porter un regard rétrospectif sur les mondes anciens serait déformer ou rétrécir les perspectives. Vouloir que l'histoire restituée ici soit la seule qui vaille parce que renouvelée et enrichie par la succession des expériences vécues au présent serait faire fi de différences infinies. Il convient de retrouver des rythmes mal articulés non des totalités signifiantes, des décalages et des orientations imprévisibles, non des continuités qui cacheraient les hésitations, les retours en arrière, les fêlures devenues invisibles. La « romanisation » ne peut être qu'une manière de s'interroger parmi d'autres, ne constitue jamais qu'une lecture particulière du passé fondée sur des conceptions héritées et figées de l'histoire officielle. Symétriquement, les « originalités » locales ne sont le plus fréquemment que l'aveu de nos lacunes. Enfin, des voies commencent seulement à être explorées et les rapports entre ce qui est d'ordre individuel et ce qui relève de la dimension collective sont encore en partie obscurs.

Que dire des sources ? Concernant les textes « littéraires », l'accent y est mis sur la conquête, les guerres, la politique, les attitudes et les décisions des chefs romains et des empereurs entourés de leurs conseillers, bref sur l'affirmation de la puissance romaine. S'y ajoute ce que Rome pouvait attendre des populations de telle ou telle région ainsi que la perception dominante qu'elle en avait. Ces données sont complétées et nuancées parfois par les documents juridiques, souvent gravés dans le bronze. Ceux-ci éclairent les relations hiérarchisées et codifiées entre les diverses instances de pouvoir et les règles ou normes qui les sous-tendaient. Les autres inscriptions, de plus en plus nombreuses et variées<sup>16</sup>,

16. Voir les volumes publiés de *HEp*, 1989-2007, 1 à 13, et les numéros annuels de l'*AE* jusqu'à la date de 2006 (dernier recueil paru, 2007 est en préparation).

écrites en alphabet ibérique, en grec et surtout en alphabet latin constituent une masse essentielle et précieuse d'informations sur l'ensemble des réalités provinciales. Les textes épigraphiques publics ou honorifiques renseignent sur les mécanismes des institutions et des fonctions échelonnées, sur les dirigeants, élites et notables également. Les inscriptions religieuses, votives ou cultuelles, rappellent l'omniprésence des divinités et des cultes dans les communautés locales. La brièveté de leur contenu, ouvre la voie, à qui fait l'effort de les interroger, à des recherches sur les modes de raisonnement et les sensibilités des acteurs. Les épitaphes et monuments funéraires inscrits identifient de nombreux personnages obscurs et reflètent les liens et réseaux tissés par chacun dans le cadre des sociétés civiques. Même approximativement daté, ce matériel est indispensable à la connaissance des évolutions sociales, au sens large, sur la longue durée.

Les matériels archéologiques livrent des données sans cesse renouvelées, ce qui ne signifie pas qu'elles bouleversent en permanence les acquis. Après avoir été légitimement soumise à réexamen, la fouille programmée et méthodique, en dépit de ses limites, tend à retrouver son efficacité documentaire et critique. Les « grands chantiers » offrent aux études d'architecture des vestiges monumentaux et à la compréhension des paysages urbains des exemples le plus souvent inadaptés aux modèles élaborés. Ils ramènent à la réalité des urbanismes dont la variété était assurément la caractéristique principale. Ils invitent à restituer les mises en scène des espaces publics, enjeux et reflet du pouvoir. Au-delà des objets et des types, les recherches archéologiques permettent de retrouver les techniques, les gestes, les goûts et de rendre leur coloration locale aux manières quotidiennes de faire et d'agir. Les rites funéraires resteraient ignorés sans les dizaines de milliers de tombes explorées. L'économie, l'organisation des campagnes et des travaux agricoles, les liens entre propriété et exploitation doivent beaucoup, par définition, aux enquêtes sur le terrain et sous l'eau comme à l'analyse des conteneurs. Les monnaies et la circulation monétaire servent aussi à l'histoire politique et événementielle. Il est jusqu'aux activités ludiques qui, sous une forme ou une autre (jouets, jetons, dés, polygones, etc.), s'en trouvent mieux évaluées.

Les archéologues ne fouilleraient avec profit que « les décharges et les latri-nes ». L'exagération évidente comporte une petite part de vérité, car elle signale un intérêt nouveau pour les manières de table, l'environnement, les matériels jetés et jetables, les modes de consommation des sociétés antiques. L'essentiel est de ne pas se priver de témoignages quels qu'ils soient. Toutes les sources ont leur dignité et leur croisement est la condition incontestable d'une synthèse objective. On ne peut plus écrire l'histoire seulement à l'aide des textes, aussi bien pensés et aussi formellement admirables soient-ils. Leur opposer le discours archéologique est tout aussi fallacieux. Les objets et les murs ne parlent pas tous seuls, moins encore que les écrits. Il faut déterminer quand tel type de source est primordial et quand c'est une autre catégorie d'informations qui détient l'une des clés nécessaires à l'intelligence des faits. Dans tous les cas, contextes, éléments trop vite jugés secondaires, appréciation raisonnée des matériaux disponibles constituent une première étape de l'interprétation, qui ne peut jamais

être exhaustive. Quelle que soit l'époque sur laquelle un historien s'interroge, ses sources sont partielles et le discours délimité. Ce n'est pas lui qui, en dehors du thème, choisit, mais la documentation, les circonstances, la valeur attachée par les spécialistes ou le monde cultivé aux problèmes abordés. L'écriture de l'histoire, dépendante en partie de l'air du temps, est affaire de culture et de capacité à imaginer sans caricaturer.

Histoires et monographies régionales ou locales nombreuses font régulièrement le point sur les données disponibles dans la péninsule. Leur contenu implique la totalité des sites et vestiges antiques inventoriés et fournit des exemples précis replacés dans un contexte global. Leurs méthodologies et leurs orientations intellectuelles varient beaucoup et sont donc le fruit de débats qui concernent l'ensemble de l'historiographie provinciale. La question générale peut être formulée comme suit : comment lire le passé romain, comment reconstituer le fonctionnement d'un gouvernement tel que l'empire, comment les relier aux expériences que nous connaissons et au monde dans lequel nous vivons ? Comment situer les réalités provinciales romaines dans ces conditions ? Qu'était-ce exactement qu'une *provincia*, qui plus est qu'une province de l'*Hispania* ? Sous l'apparente discontinuité des modes historiographiques, la question ne varie pas : que signifie retracer l'histoire des époques romaines à partir de la péninsule Ibérique ? Comme chaque fois que l'on prétend mettre en valeur le passé d'un territoire, l'écueil à éviter est la mise en perspective des évolutions pour mieux rendre compte du présent : ne mettre l'accent que sur ce qui flatte, sur l'héritage assumé, sur les mérites et les singularités des habitants, source de fierté aujourd'hui. La subjectivité et la déformation en sont la contrepartie. L'intéressant ne serait-il pas de parvenir à désolidariser l'histoire provinciale de toute référence contemporaine, de la regarder sans préjugé autre que celui de chercher à la connaître ? Le défi est plus difficile à relever qu'il y paraît.

## Les époques romaines face au présent

Une telle ambition suppose, en premier lieu, que les provinces péninsulaires soient considérées comme des sujets sans identité préalable, comme des ensembles de peuples qui n'eurent pas pour but de devenir des *Hispani* ni des Romains. En second lieu, dans l'impossibilité d'ignorer l'appropriation administrative romaine des territoires, il convient de faire une place aux interventions et pratiques romaines, à l'affirmation effective d'une forme d'État romain portée par la monarchie, sans négliger le rôle du temps ni les modes de raisonnement des Romains. La combinaison de deux approches – de l'intérieur et de l'extérieur de la péninsule – est seule justifiée, sans toutefois privilégier l'une plutôt que l'autre. En troisième lieu, il ne faut pas hiérarchiser les domaines mais les adjoindre. Privilégier l'angle politique et le pouvoir contraindrait à ne traiter que des identités, de l'unité prétendument perdue et de la « romanisation ». Insister sur les changements de la culture matérielle, les courants d'échange et les classes sociales serait admettre par convention le caractère fédérateur de l'économie et de